

turent, et une troupe de femmes qui chantaient s'avança, précédant le Woto-Ya Boti, le grand magicien.

Celui-ci, dont le corps était burlesquement barbouillé de pâtes diverses, bondit en avant et exécuta une danse fantastique. La foule scandait ses sauts par des claquements de mains et un monotone bourdonnement.

S'arrêtant et prenant une attitude grotesque, le sorcier parla d'une voix sépulcrale :

—Vous tous, écoutez ! C'est le jour de la nouvelle lune. Toute la nuit nous allons danser et chanter pour l'Esprit de la lune qui est favorable. Mais le malheur tomberait sur nous si nous répandions le sang pendant que la lune nouvelle est dans le ciel, ou même avant que le prochain soleil se lève, ô hommes de Basoko !

Le discours du magicien fut salué par un murmure désapprouvateur.

Toutefois Alakaï, les pieds et les mains liés, fut attaché au tronc rugueux d'un palmier, et deux ou trois jeunes sauvages, aux lances aiguës, montèrent la garde auprès de lui.

Quand la nuit vint, tous les tambours de bois du village lancèrent l'invitation à la danse en l'honneur de l'esprit favorable de la lune nouvelle.

Dans un état d'accablement misérable, Alakaï contemplait les préparatifs de la fête. On alluma des tas de bois crépitants d'où une fumée bleue monta droit dans l'air calme de la nuit. Peu après, avec des clameurs joyeuses, la danse commença. Hommes et femmes se plaçaient sur deux rangs, face à face ; chaque rang avançait et reculait, et les danseurs se livraient à toutes sortes de gambades et de contorsions à la cadence d'un chant monotone.

Des centaines de pieds nus heurtaient le sol pendant que s'entre-choquaient les lourds cercles de fer qui ornaient les poignets et les chevilles. Les voix des hommes succédaient aux voix de fausset des femmes, lorsque, tour à tour, ils bondissaient en avant, tortillaient leur buste et regagnaient leur rang.

Par intermittences, les flammes blafardes se reflétaient sur les torsos où la sueur coulait à grosses gouttes et sur le métal poli des ornements. Les bananiers aux larges feuilles et les palmiers gracieux se détachaient en violent relief sur le ciel pur de la nuit. L'écho des voix se répétait nettement dans la forêt lointaine et par delà le fleuve.

Toute la scène, avec ses ombres tranchées, était à la fois lugubre et pittoresque ; l'infortuné Alakaï, au milieu de ses souffrances, demeurait sourd et indifférent aux chants éperdus et aux simagrées délirantes des sauvages.

Les heures passaient lentement ; vers la mi-nuit, des rafales de vent sifflèrent dans les hautes branches. Un ouragan de pluie glaciale s'abattit sur le village, mais les danseurs continuèrent à trépigner et à pirouetter avec la même ardeur. Pourtant, les jeunes gardiens d'Alakaï allèrent subrepticement s'abriter sous l'auvent d'une hutte où ils s'accroupirent côte à côte. Bientôt, de leur groupe, s'éleva une série de ronflements sonores... Ils s'étaient endormis.

Alakaï tira sur ses liens et réussit finalement à se dégager les mains ; après quoi, il ne fut pas long à dénouer les cordes qui attachaient ses jambes. Enfin ! Il était délivré... Son cœur battait à grands coups douloureux. C'était l'occasion de recouvrer la liberté, de s'échapper, sans perdre un instant. Il fit quelques pas en